

THEME « LA GUERRE »

Entraînement

CORPUS DE TEXTES | Source CRPE 2019

TEXTE 1 : JEAN DE LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, « Du Souverain ou de la République » (1688)

La guerre a pour elle l'antiquité ; elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. Jeune Soyecour¹ ! Je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé, sociable, je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire ! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire ; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation ; et ils ont depuis renchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté.

TEXTE 2 : JEAN GIRAUDOUX, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), acte 1, scène 6

La scène se passe dans l'Antiquité. Les Grecs assiègent la ville de Troie. Des négociations sont encore possibles pour éviter l'assaut et la guerre. Andromaque, belle-fille du roi de Troie, Priam, et épouse d'Hector, lutte de toutes ses forces contre l'idée même de la guerre.

ANDROMAQUE. – Mon père, je vous en supplie. Si vous avez cette amitié pour les femmes, écoutez ce que toutes les femmes du monde vous disent par ma voix. Laissez-nous nos maris comme ils sont. Pour qu'ils gardent leur agilité et leur courage, les dieux ont créé autour d'eux tant d'entraîneurs vivants ou non vivants ! Quand ce ne serait que l'orage ! Quand ce ne serait que les bêtes ! Aussi longtemps qu'il y aura des loups, des éléphants, des onces, l'homme aura mieux que l'homme comme émule et comme adversaire. Tous ces grands oiseaux qui volent autour de nous, ces lièvres dont nous les femmes confondons le poil avec les bruyères, sont de plus sûrs garants de la vue perçante de nos maris que l'autre cible, que le cœur de l'ennemi emprisonné dans sa cuirasse. Chaque fois que j'ai vu tuer un cerf ou un aigle, je l'ai remercié. Je

¹ Jeune homme tué à la guerre et dont La Bruyère avait peut-être été le précepteur.

savais qu'il mourait pour Hector. Pourquoi voulez-vous que je doive Hector à la mort d'autres hommes ?

PRIAM. – Je ne veux pas, ma petite chérie. Mais savez-vous pourquoi vous êtes là, toutes si belles et si vaillantes ? C'est parce que vos maris et vos pères et vos aïeux furent des guerriers. S'ils avaient été paresseux aux armes, s'ils n'avaient pas su que cette occupation terne et stupide qu'est la vie se justifie soudain et s'illumine par le mépris que les hommes ont d'elle, c'est vous qui [... réclameriez la guerre. Il n'y a] pas deux façons de se rendre immortel ici-bas, c'est d'oublier qu'on est mortel.

ANDROMAQUE. – Oh ! justement, Père, vous le savez bien ! Ce sont les braves qui meurent à la guerre. Pour ne pas y être tué, il faut un grand hasard ou une grande habileté. Il faut avoir courbé la tête, ou s'être agenouillé au moins une fois devant le danger. Les soldats qui défilent sous les arcs de triomphe sont ceux qui ont déserté la mort. Comment un pays pourrait-il gagner dans son honneur et dans sa force en les perdant tous les deux ?

TEXTE 3 : MICHEL TAUPIAC, *Paroles de Poilus* (1998)

Michel Taupiac, fils d'ouvriers agricoles, avait vingt-neuf ans en 1914. Il avait l'habitude d'écrire souvent à son ami Justin Cayrou, qui ne fut mobilisé qu'à la fin de l'année 1915.

L'orthographe de la lettre originale est conservée.

Dimanche 14 février 1915

Cher ami

Quand nous sommes arrivés par ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemées de riches fermes et jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces champs sont bouleversés, piétinés, les fermes sont brûlées ou en ruines et une autre végétation est née : ce sont les petits monticules surmontés d'une croix ou simplement d'une bouteille renversée dans laquelle on a placé les papiers de celui qui dort là. Que de fois la mort me frôle de son aile quand je galope le long des fossés ou des chemins creux pour éviter leur « shrapnels »² ou le tac-tac de leurs mitrailleuses. La nuit, j'ai couché longtemps dans un tombeau neuf, puis on a changé de cantonnement et je suis maintenant dans un trou que j'ai creusé après un talus. J'emporte ma couverture pendue à ma selle, ma marmite de l'autre côté et en route. J'étais l'autre jour dans les tranchées (des Joyeux³). Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais, avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés. Il y avait même deux grandes bottes qui sortaient de la tranchée, la pointe en l'air, juste à hauteur, comme des portes-manteaux. Et les « joyeux » y suspendaient leurs musettes, et on rigole de se servir d'un cadavre boche comme porte-manteau. (Authentique.) Je ne te raconte que des choses que je vois, autrement je ne le croirais

² Obus chargés de balles.

³ Soldats de l'infanterie d'Afrique.

pas moi-même. [...] Je compte que tu m'enverras des nouvelles de là-bas et je te quitte en t'envoyant une formidable poignée de main.

TEXTE 4 : ERNST JÜNGER, *La Guerre, une expérience intérieure* (1922), Christian Bourgois Éditeur (2008)

Une autre fois, alors que la petite ville de Combles s'écroulait sous une canonnade écrasante, dans une averse de pierres et d'acier, nous vîmes deux hommes courir parmi les décombres tournoyants, affublés de robes de femmes, des ombrelles rouges à la main. Ces gens étaient de la même trempe que le groupe de choc qui remonta toute une tranchée à coups de chopines vides, que les Écossais d'une troupe d'assaut montant à l'attaque en poussant leur ballon de football vers les lignes ennemies, ou que le sous-lieutenant allemand dont on racontait sur le front qu'il avait trouvé une manière de faire exploser les grenades à manche au-dessus de sa tête, droites comme une torche, sans qu'un seul éclat le touchât.

Libre à d'aucuns de se signer devant de tels exemples de divine insolence ; pour moi, je serais chagrin de m'en priver. C'est justement aux heures où le poids terrifiant des choses menaçait de ramollir l'âme de ses coups de masse que des hommes se trouvaient pour aller leur chemin sans y prendre garde, d'un pas dansant comme sur des vétilles. Et cette seule idée qui convienne à des hommes : que la matière n'est rien et que l'esprit est tout, cette idée sur laquelle repose tout entière la grandeur humaine, ils l'exaspéraient jusqu'au paradoxe. On sentait bien alors que ces mousquéteries accumulées, ces orages d'acier mugissants qui se cabraient jusqu'aux nues pour dévorer tout n'était jamais que machinerie, que décors de théâtre, qu'il leur fallait pour prendre sens le jeu que l'humain jouait sur ce fond de scène.

Il est profondément significatif que ce soit justement l'existence la plus forte qui se sacrifie le plus volontiers. Mieux vaut s'abîmer comme un météore, dans une gerbe d'étincelles, que s'éteindre à petit feu vacillant. Le sang des lansquenets⁴ ne cessait d'écumer sous les pales tournoyantes de la vie, et pas seulement lorsque l'ivresse de fer du combat les emportait sur la crête des vagues. Il leur fallait exprimer et façonner une vie sauvage et violente, telle qu'elle sourdait continûment en eux depuis les profondeurs. Si jeunesse et virilité leur tenaient lieu d'ivresse et de flamme, le combat, le vin et l'amour les chauffaient à blanc, jusqu'à courir follement à la mort. Chaque heure exigeait d'être remplie, les jours leur coulaient entre les doigts colorés et brûlants, comme les perles d'un chapelet de feu qu'il leur fallait égrener jusqu'au bout pour remplir leur propre mesure. Tout l'être jaillissait flamboyant d'une seule et même source, qu'il se reflétât dans un verre rempli, dans les yeux fous de l'adversaire ou le doux sourire d'une fille. L'ivresse réveillait leur âme de vainqueurs, les cimes de la bataille leur versaient l'ivresse, dans les bras de l'amour tous deux ne leur étaient plus qu'un.

Comme d'autres dans l'art ou dans la vérité, ils cherchaient leur accomplissement dans la lutte. Nos voies sont diverses, chacun porte en son cœur une autre boussole. Pour chacun, vivre veut dire autre chose, pour l'un le chant du coq au matin clair, pour

⁴ Mercenaires.

l'autre l'étendue qui dort au midi, pour un troisième les lueurs qui passent dans les brumes du soir.

Pour le lansquenet, c'était le nuage orageux qui couvre au loin la nuit, la tension qui règne au-dessus des abîmes.

QUESTIONS DE LANGUE ET DE LEXIQUE | D'après CRPE 2019

1. Vous analyserez la structure syntaxique du passage suivant, extrait du texte 2.

« Tous ces grands oiseaux qui **volent** autour de nous, ces lièvres dont nous les femmes **confondons** le poil avec les bruyères, **sont** de plus sûrs garants de la vue perçante de nos maris que l'autre cible, que le cœur de l'ennemi emprisonné dans sa cuirasse (P1). Chaque fois que j'**ai vu** tuer un cerf ou un aigle, je l'**ai remercié** (P2). Je **savais** qu'il **mourait** pour Hector. (P3) »

- 3 phrases
- 7 propositions
- P1 = proposition indépendante – le GNS souligné comporte deux expansions du nom :
 - a. une proposition subordonnée relative adjectivale qui **volent** autour de nous complément de l'antécédent *oiseaux*.
 - b. un GN en apposition ou en épithète détachée ces lièvres dont nous les femmes **confondons** le poil avec les bruyères dans lequel vient s'enchâsser une proposition subordonnée relative adjectivale *dont nous les femmes **confondons** le poil avec les bruyères*, complément de l'antécédent *lièvres*,
 - Tous ces grands oiseaux qui **volent** autour de nous, ces lièvres dont nous les femmes **confondons** le poil avec les bruyères, **sont** de plus sûrs garants de la vue perçante de nos maris que l'autre cible, que le cœur de l'ennemi emprisonné dans sa cuirasse.
- P2 : deux propositions indépendantes juxtaposées
- P3 : Proposition principale *Je **savais*** + proposition subordonnée conjonctive complétive *qu'il **mourait** pour Hector*, COD du verbe *savoir*

2. Vous justifierez les terminaisons des mots soulignés dans cet extrait du texte 4 :

« Chaque heure exigeait d'être remplie, les jours leur coulaient entre les doigts colorés et brûlants, comme les perles d'un chapelet de feu qu'il leur fallait égrener jusqu'au bout pour remplir leur propre mesure. »

Remplie : participe passé employé comme adjectif s'accorde avec le GNS *chaque heure* féminin singulier dont il est attribut.

Leur (coulaient) : pronom personnel complément 3^{ème} personne du pluriel forme conjointe.

Colorés : adjectif épithète du nom *doigts* avec lequel il s'accorde en genre masculin et en nombre pluriel.

Égrener : infinitif présent COD du verbe conjugué « fallait ».

Leur (propre mesure) : déterminant possessif qui s'accorde en genre féminin et en nombre singulier avec le GN qu'il détermine *propre mesure*.

3. Vous expliquerez la construction et le sens des mots « cantonnement » et « profondément ».

« La nuit, j'ai couché longtemps dans un tombeau neuf, puis on a changé de **cantonnement** et je suis maintenant dans un trou que j'ai creusé après un talus. » (texte 3)

⇒ Nom : dérivation nominale du verbe « cantonner » lui-même construit sur le nom « canton », auquel on a ôté la désinence verbale pour obtenir le radical *canton-* puis auquel on a ajouté un suffixe nominal « -ement ». A noter le doublement du « n ».

Le mot désigne le campement militaire.

« Il est **profondément** significatif que ce soit justement l'existence la plus forte qui se sacrifie le plus volontiers. » (texte 4)

Adverbe => formé sur l'adjectif « profond » accordé au féminin « profonde » auquel on ajoute le suffixe « -ment » pour former un adverbe. Ajoût d'un accent aigu pour des raisons euphoniques.

Le mot marque l'intensité, il signifie « extrêmement ».

4. Dans le texte 2, Andromaque cherche à convaincre Priam de renoncer à la guerre :

a) **Vous résumerez, en le reformulant, l'argument qu'elle développe dans sa première réplique de « Mon père, je vous en supplie » à « à la mort d'autres hommes ? ».**

L'argument principal d'Andromaque consiste à montrer à Priam que la Nature seule suffit à assouvir les instincts guerriers des hommes. Les aléas météorologiques ou la chasse d'animaux devraient être suffisants pour montrer le respect et le courage que les hommes ont envers leur roi. Elle invoque aussi le pouvoir et la sagesse des femmes par rapport à celles des hommes pour convaincre Priam.

b) **Vous analyserez les procédés stylistiques auxquels elle a recours pour soutenir son argumentation, dans sa première réplique.**

- Énumération

- Comparaison

- Question rhétorique

- Utilisation de l'impératif
- Succession de phrases exclamatives soulignant son indignation...

ANDROMAQUE. – Mon père, je vous en supplie. Si vous avez cette amitié pour les femmes, écoutez ce que toutes les femmes du monde vous disent par ma voix. Laissez-nous nos maris comme ils sont. Pour qu'ils gardent leur agilité et leur courage, les dieux ont créé autour d'eux tant d'entraîneurs vivants ou non vivants ! Quand ce ne serait que l'orage ! Quand ce ne serait que les bêtes ! Aussi longtemps qu'il y aura **des loups, des éléphants, des onces, l'homme aura mieux que l'homme comme émule et comme adversaire.** Tous ces grands oiseaux qui volent autour de nous, ces lièvres dont nous les femmes confondons le poil avec les bruyères, **sont de plus sûrs garants de la vue perçante de nos maris que l'autre cible, que le cœur de l'ennemi emprisonné dans sa cuirasse.** Chaque fois que j'ai vu tuer un cerf ou un aigle, je l'ai remercié. Je savais qu'il mourait pour Hector. **Pourquoi voulez-vous que je doive Hector à la mort d'autres hommes ?**

REFLEXION ET DEVELOPPEMENT | D'après *Aufutur.fr*

La littérature et les arts peuvent-ils être une arme contre certaines réalités sociales ou politiques ? Votre réflexion, structurée et argumentée, s'appuiera sur le texte de Giraudoux ainsi que sur l'ensemble de vos connaissances et de vos lectures.

Proposition de plan |

I – À plusieurs égards, arts et littérature peuvent être une arme :

Argument 1 – Parce qu'ils critiquent et dénoncent une réalité sociale ou politique. C'est notamment le cas des textes engagés.

- *Les Lettres Persanes* de Montesquieu sont une critique voilée du pouvoir monarchique et de l'absolutisme royal.
- Dans *Les Paravents*, Jean Genet livre une satire du colonialisme et dénonce l'hypocrisie des sociétés.
- Dans leurs poèmes engagés, Desnos et Aragon décrivent l'absurdité de la guerre
- Dans son recueil de poèmes *Les Châtiments*, Hugo livre une critique acerbe de la société sous Napoléon III

Argument 2 – Parce qu'ils véhiculent une thèse qui peut viser à combattre certaines réalités

C'est le principe même des textes argumentatifs qui visent à user **d'effets rhétoriques** (personnification, questions rhétoriques, construction du texte...) pour mieux **convaincre** le lecteur (c'est-à-dire le faire adhérer à une thèse en s'adressant à sa raison).

- *L'Andromaque* de J. Giraudoux dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, I,6.

- La Boétie livre un combat l'autoritarisme et le monarchisme en expliquant que la soumission des hommes à un prince est en fait volontaire et qu'il suffit, pour se libérer de cette servitude, de cesser d'obéir au prince (*Discours de la servitude volontaire*)
- Paul Éluard prône la liberté dans *Liberté j'écris ton nom*
- Hugo livre un réquisitoire contre la peine de mort dans *Le Dernier jour d'un condamné*
- Dans ses poèmes, Aimé Césaire prône la " négritude " et dénonce la colonisation

Argument 3 – Parce qu'ils sont le témoignage d'une réalité sociale ou politique

- Le journal d'Anne Frank
- Guernica, le tableau de Pablo Picasso
- 1917, film du réalisateur Sam Mendes, filmé en un seul plan comme un reportage

II – Néanmoins, ils semblent parfois incapables de combattre les maux de la société

Argument 1 – Parce que Arts et action semblent incompatibles. Ils n'ont pas les mêmes visées.

Ils visent d'abord à :

- toucher le lecteur (cf. la poésie lyrique et les thèses de Hugo et Lamartine : une poésie qui a pour lyre " les fibres mêmes du coeur de l'Homme ")
- être le lieu de l'expression personnelle sur d'autres sujets : l'amour, l'amitié, romans autobiographiques, etc.
- travailler la langue de manière originale et à cultiver un style particulier (cf. *L'Art poétique* de Boileau / les poètes de l'Oulipo)

Argument 2 – Parce que les auteurs sont contraints parfois par la censure ou l'autocensure

- Molière contraint à utiliser l'humour pour critiquer les vices de son temps (le mensonge dans *Tartuffe*, l'avarice dans *L'Avare*)
- les peintres allemands dont l'art a été qualifié de " dégénéré " par les nazis.
- plus récemment, l'auteur Salman Rushdie a été visé par une fatwa suite à la parution de son roman *Versets sataniques*

Argument 3 – Parce que l'auteur n'a pas forcément pour but de combattre une réalité sociale.

Il peut chercher, au contraire :

- à produire une oeuvre poétique et formellement satisfaisants (cf. La *Poétique* d'Aristote, les artistes classiques, Théophile Gautier et la théorie de " l'art pour l'art ")
- à divertir son lecteur
- à donner au lecteur une vision nouvelle du monde (Philippe Jaccottet par la poésie)

III – Même si ce n'est pas leur seul objectif, art et littérature, par leurs caractéristiques mêmes, peuvent pousser à la lutte contre certaines réalités.

A – Parce qu'en divertissant le lecteur, il peuvent aussi mieux critiquer, convaincre ou persuader de manière explicite ou implicite .

- les *Fables* de La Fontaine / le théâtre absurde comme *Rhinocéros* de Ionesco
- les pamphlets ou contes philosophiques des Lumières (ex : *Micromégas* de Voltaire)

- les pièces de Molière comme *Le Bourgeois Gentilhomme*, véritable satire sociale
- Bertolt Brecht, dans *La résistible ascension d'Arturo Ui*, utilise l'humour pour décrire l'ascension d'Hitler et la montée des totalitarismes.

Argument 2 – Parce qu'en s'adressant aux sentiments du lecteur, il peut le rendre plus à même de vouloir combattre un des maux de la société

C'est un des principes clés des textes argumentatifs qui visent à **persuader** (c'est-à-dire le faire adhérer à une thèse en s'adressant à ses sens).

- les **poèmes engagés** de Éluard ou Desnos peuvent susciter en nous colère et révolte et nous pousser à agir
- par le registre **pathétique**, Hugo, en écrivant *Les Misérables*, parvient à toucher le lecteur, qui éprouve de **l'empathie** pour le personnage de Cosette : il rend donc le lecteur plus sensible à l'injustice et aux inégalités sociales et peut le pousser à agir pour lutter contre ces faits. Le même procédé est à l'oeuvre dans *Le dernier jour d'un condamné*.

Argument 3 – Par son existence même, l'art peut éveiller les consciences et faire passer un message engagé

C'est ce qu'explique Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature* : " L'écrivain engagé sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer".

- l'existence même des oeuvres d'art traitant de l'horreur de la guerre peuvent le nazisme peut contribuer à attirer notre attention sur ce fait et à le combattre (ex : les toiles de **Otto Dix** comme *Pragerstraße* ou le triptyque *La Guerre*)
- l'art, même s'il ne délivre pas clairement un message d'action, peut interroger. Ex : une oeuvre antique comme les *Bacchantes* d'Euripide peut nous permettre de mettre en perspective un fait d'actualité, et de nous interroger sur la situation actuelle. C'est ce questionnement qui peut pousser à l'action.

Autre sujet possible |

Comment, encore aujourd'hui, à l'image d'Andromaque, l'homme lutte-t-il encore et toujours contre **la guerre** ? Votre réflexion, structurée et argumentée, s'appuiera sur le texte de Giraudoux ainsi que sur l'ensemble de vos connaissances et de vos lectures.

Une introduction rédigée |

« La guerre a pour elle l'antiquité ; elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. » écrit La Bruyère dans les *Caractères*.

Plus près de nous, l'Andromaque de JEAN GIRAUDOUX dans l'acte I, scène 6 de *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* pièce de théâtre écrite en 1935, lutte de toutes ses forces, elle aussi, contre l'idée de la guerre.

Malheureusement, force est de constater que la guerre sévit toujours aujourd'hui encore dans le monde du XXIème siècle malgré les efforts constants des hommes pour l'éradiquer. Mais

comment cette lutte se traduit-elle dans les faits ? Autrement dit, quels moyens l'homme a-t-il à sa disposition pour maintenir la paix ?

C'est ce que nous essaierons de montrer ci-après en interrogeant les champs de l'éducation, des Arts et de la vie de la cité.

Une esquisse de plan |

- I. Dans le domaine de l'Education
 - a. Le vivre ensemble et l'apprentissage de la gestion des émotions
 - b. Les programmes scolaires en histoire
 - c. Le devoir de mémoire
- II. Dans le domaine des Arts
 - a. La littérature engagée : poème, essais, romans
 - b. La peinture et la sculpture
 - c. La musique, le théâtre, le cinéma
- III. Dans le domaine de la vie sociale et politique
 - a. Le principe de laïcité qui garantit la liberté de culte séparée de l'Etat et peut éviter les dérives sectaires
 - b. La déclaration des droits de l'homme qui devrait assurer la Paix
 - c. Les organisations diverses : L'ONU qui a pour finalité la paix internationale et L'OTAN qui vise à promouvoir des valeurs démocratiques et à prévenir les conflits

Conclusion |

Ainsi, les champs de l'éducation, des Arts et de la vie politique et sociale montre que les domaines d'action de l'homme contre la guerre sont multiples. Cependant, malgré ces leviers, la guerre sévit toujours dans le monde du XXIème siècle.

Apprendre à vivre ensemble dans la Paix est un combat permanent pour lequel il convient de ne jamais baisser la garde.

AUTRES TEXTES |

● Jorge Semprún, *L'Écriture ou la vie*, © Éditions Gallimard, 1994.

– Nous étions en train de nous demander comment il faudra raconter, pour qu'on nous comprenne. Je hoche la tête, c'est une bonne question : une des bonnes questions.

– Ce n'est pas le problème, s'écrie un autre, aussitôt. Le vrai problème n'est pas de raconter, qu'elles qu'en soient les difficultés. C'est d'écouter... Voudra-t-on écouter nos histoires, même si elles sont bien racontées ? [...]

– Ça veut dire quoi, « bien racontées » ? s'indigne quelqu'un. Il faut dire les choses comme elles sont, sans artifice ! C'est une affirmation péremptoire qui semble approuvée par la majorité des futurs rapatriés présents. Des futurs narrateurs possibles. Alors, je me pointe, pour dire ce qui me paraît une évidence.

– Raconter bien, ça veut dire : de façon à être entendus. On n'y parviendra pas sans un peu d'artifice. Suffisamment d'artifice pour que ça devienne de l'art ! [...]

– Écoutez, les gars ! La vérité que nous avons à dire – si tant est que nous en ayons envie, nombreux sont ceux qui ne l'auront jamais ! – n'est pas aisément crédible... Elle est même inimaginable... Une voix m'interrompt, pour renchéris.

– Ça, c'est juste ! dit un type qui boit d'un air sombre, résolument. Tellement peu crédible que moi-même je vais cesser d'y croire, dès que possible !

Il y a des rires nerveux, j'essaie de poursuivre.

– Comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective ? Avec un peu d'artifice, donc ! [...]

– J'imagine qu'il y aura quantité de témoignages... Ils vaudront ce que vaudra le regard du témoin, son acuité, sa perspicacité... Et puis il y aura des documents... Plus tard, les historiens recueilleront, rassembleront, analyseront les uns et les autres : ils en feront des ouvrages savants... Tout y sera dit, consigné... Tout y sera vrai... sauf qu'il manquera l'essentielle vérité, à laquelle aucune reconstruction historique ne pourra jamais atteindre, pour parfaite et omnicompréhensive qu'elle soit... [...]

– L'autre genre de compréhension, la vérité essentielle de l'expérience, n'est pas transmissible... Ou plutôt, elle ne l'est que par l'écriture littéraire...

● Bernhard Schlink, trad. Bernard Lortholary, *Le Liseur*, © Éditions Gallimard, 1999, coll. Folio.

Puis l'homme se remit à parler. Il me demanda pourquoi j'allais visiter le Struthof [...].

« Ah, vous voulez comprendre comment des gens peuvent faire des choses aussi terribles. » [...]
« Qu'est-ce que vous voulez comprendre, en somme ? Qu'on tue par passion, par amour ou par haine, ou pour l'honneur ou pour se venger, vous le comprenez ? »

J'acquiesçai d'un signe de tête.

« Vous comprenez aussi qu'on tue pour devenir riche ou puissant ? Qu'on tue à la guerre, ou dans une révolution ? »

J'acquiesçai encore. « Mais... »

– Mais ceux qui ont été tués dans les camps n'avaient rien fait à ceux qui les ont tués : c'est ça que vous voulez dire ? Vous voulez dire qu'il n'y avait pas de motif de haine, et pas de guerre ? »

Je ne voulais pas acquiescer encore. Ce qu'il disait était juste, mais pas sa façon de le dire.

« Vous avez raison, il n'y avait pas de guerre et pas de motif de haine. Mais le bourreau ne hait pas non plus celui qu'il exécute, et pourtant il l'exécute. Parce qu'il en a reçu l'ordre ? » [...] Il eut un rire méprisant. « Non, je ne parle pas d'ordres reçus et d'obéissance. Le bourreau n'obéit pas à des ordres. Il fait son travail, il ne hait pas ceux qu'il exécute, il ne se venge pas sur eux, il ne les supprime pas parce qu'ils le gênent ou le menacent ou l'agressent. Ils lui sont complètement indifférents. Ils lui sont tellement indifférents qu'il peut tout aussi bien les tuer que ne pas les tuer. »

Il me regarda : « Pas de *mais* ? Allez-y, dites qu'il n'est pas permis qu'un homme soit à ce point indifférent à un autre. On ne vous a pas appris ça ? La solidarité avec tout ce qui a visage humain ? La dignité humaine ? Le respect de la vie ? J'étais révolté et désespéré. Je cherchais un mot, une phrase qui effacerait tout ce qu'il avait dit et qui lui clouerait le bec. »

« J'ai vu un jour, continua-t-il, une photographie de l'exécution de Juifs en Russie. Les Juifs attendent, nus, sur une longue file, quelques-uns sont debout au bord d'une fosse, et derrière eux se tiennent des soldats avec des fusils, qui leur tirent dans la nuque. Cela se passe dans une carrière et, au-dessus des Juifs et des soldats, sur une corniche de la paroi, est assis un officier, les jambes pendantes et fumant une cigarette. Il a l'air un peu maussade. Peut-être trouve-t-il que ça ne va pas assez vite. Mais il y a aussi dans son visage une trace de contentement, voire de satisfaction, peut-être parce qu'après tout le travail avance et que la journée sera bientôt finie. Il ne hait pas les Juifs. Il n'est pas... »

– C'était vous ? Vous qui étiez assis sur la corniche et qui... »

● Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, © Éditions Gallimard, 2006.

Je tirais presque au hasard, sur tout ce que je voyais gigoter, puis je me ressaisis et essayai de faire attention, il fallait quand même que les gens souffrent le moins possible, mais de toute façon je ne pouvais achever que les derniers, en dessous déjà il y avait d'autres blessés, pas encore morts, mais qui le seraient bientôt. Je n'étais pas le seul à perdre contenance, certains des tireurs aussi tremblaient et buvaient entre les fournées. Je remarquai un jeune Waffen SS, je ne connaissais pas son nom : il commençait à tirer n'importe comment, sa mitraillette à la hanche, il riait affreusement et vidait son chargeur au hasard, un coup à gauche, puis à droite, puis deux coups, puis trois, comme un enfant qui suit le tracé du pavé selon une mystérieuse topographie interne. Je m'approchai de lui et le secouai, mais il continuait à rire et à tirer juste devant moi, je lui arrachai la mitraillette et le giflai, puis l'envoyai vers les hommes qui rechargeaient les magasins ; Grafhorst m'expédia un autre homme à la place et je lui lançai la mitraillette en criant : « Et fais ça proprement, compris ? ! ! » Près de moi, on amenait un autre groupe : mon regard croisa celui d'une belle jeune fille, presque nue mais élégante, calme, les yeux emplis d'une immense tristesse. Je m'éloignai. Lorsque je revins, elle était encore vivante, à moitié retournée sur le dos, une balle lui était sortie sous le sein et elle haletait, pétrifiée, ses jolies lèvres tremblaient et semblaient vouloir former un mot, elle me fixait avec ses grands yeux surpris, incrédules, des yeux d'oiseau blessé, et ce regard se planta en moi, me fendit le ventre et laissa s'écouler un flot de sciure de bois, j'étais une vulgaire poupée et ne ressentais rien, et en même temps je voulais de tout mon cœur me pencher et lui essuyer la terre et la sueur mêlées sur son front, lui caresser la joue et lui dire que ça allait, pour elle en tout cas si ce n'était pour moi, car moi à la pensée de ce gâchis humain insensé j'étais envahi d'une rage immense, démesurée, je continuais à lui tirer dessus et sa tête avait éclaté comme un fruit, alors mon bras se détacha de moi et partit tout seul dans le ravin, tirant de part et d'autre, je lui courais après, lui faisant signe de m'attendre de mon autre bras, mais il ne voulait pas, il me narguait et tirait sur les blessés tout seul, sans moi, enfin à bout de souffle, je m'arrêtai et me mis à pleurer. Maintenant, pensais-je, c'est fini, mon bras ne reviendra jamais, mais à ma grande surprise il se tenait de nouveau là, à sa place, solidement attaché à mon épaule, et Häfner s'approchait de moi et disait : « C'est bon, Obersturmführer. Je vous remplace. »

[...]

Je croyais maintenant mieux comprendre les réactions des hommes et des officiers pendant les exécutions. S'ils souffraient, comme j'avais souffert durant la Grande Action, ce n'était pas seulement à cause des odeurs et de la vue du sang, mais à cause de la terreur et de la douleur morale des condamnés ; et de même, ceux que l'on fusillait souffraient souvent plus de la douleur et de la mort, devant leurs yeux, de ceux qu'ils aimaient, femmes, parents, enfants chéris, que de leur propre mort, qui leur venait à la fin comme une délivrance. Dans beaucoup de cas, en venais-je à me dire, ce que j'avais pris pour du sadisme gratuit, la brutalité inouïe avec laquelle certains hommes traitaient les condamnés avant de les exécuter, n'était qu'une conséquence de la pitié monstrueuse qu'ils ressentaient et qui, incapable de s'exprimer autrement, se muait en rage, mais une rage impuissante, sans objet, et qui devait donc presque inévitablement se retourner contre ceux qui en étaient la cause première. Si les terribles massacres de l'Est prouvent une chose, c'est bien, paradoxalement, l'affreuse, l'inaltérable solidarité de l'humanité. Si brutalisés et accoutumés fussent-ils, aucun de nos hommes ne pouvait tuer une femme juive sans songer à sa femme, sa sœur ou sa mère, ne pouvait tuer un enfant juif sans voir ses propres enfants devant lui dans la fosse. Leurs réactions, leur violence, leur alcoolisme, les dépressions nerveuses, les suicides, ma propre tristesse, tout cela démontrait que *l'autre* existe, existe en tant qu'autre, en tant qu'humain, et qu'aucune volonté, aucune idéologie, aucune quantité de bêtise et d'alcool ne peut rompre ce lien, ténu mais indestructible. Cela est un fait, et non une opinion.

● Philippe Claudel, *Le Rapport de Brodeck*, © Stock, 2007.

Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien.

Je tiens à le dire. Il faut que tout le monde le sache.

Moi je n'ai rien fait, et lorsque j'ai su ce qui venait de se passer, j'aurais aimé ne jamais en parler, ligoter ma mémoire, la tenir bien serrée dans ses liens de façon à ce qu'elle demeure tranquille comme une fouine dans une nasse de fer.

Mais les autres m'ont forcé : « Toi, tu sais écrire, m'ont-ils dit, tu as fait des études. » J'ai répondu que c'étaient de toutes petites études, des études même pas terminées d'ailleurs, et qui ne m'ont pas laissé un grand souvenir. Ils n'ont rien voulu savoir : « Tu sais écrire, tu sais les mots, et comment on les utilise, et comment aussi ils peuvent dire les choses. Ça suffira. Nous on ne sait pas faire cela. On s'embrouillerait, mais toi, tu diras, et alors ils te croiront. Et en plus, tu as la machine. »

La machine, elle est très vieille. Plusieurs de ses touches sont cassées. Je n'ai rien pour la réparer. Elle est capricieuse. Elle est éreintée. Il lui arrive de se bloquer sans m'avertir comme si elle se cabrait. Mais cela, je ne l'ai pas dit car je n'avais pas envie de finir comme *l'Anderer*.

[...] Pour moi il a toujours été *De Anderer* – l'autre –, peut-être parce qu'en plus d'arriver de nulle part, il était différent, et cela, je connaissais bien : parfois même, je dois l'avouer, j'avais l'impression que lui, c'était un peu moi.

Son véritable nom, aucun d'entre nous ne le lui a jamais demandé, à part le maire une fois peut-être, mais il n'a pas, je crois, obtenu de réponse. Maintenant, on ne saura plus. C'est trop tard et c'est sans doute mieux ainsi. La vérité, ça peut couper les mains et laisser des entailles à ne plus pouvoir vivre avec, et la plupart d'entre nous, ce qu'on veut, c'est vivre. Le moins douloureusement possible. C'est humain. Je suis certain que vous seriez comme nous si vous aviez connu la guerre, ce qu'elle a fait ici, et surtout ce qui a suivi la guerre, ces semaines et ces quelques mois, notamment les derniers, durant lesquels cet homme est arrivé dans notre village, et s'y est installé, comme ça, d'un coup.

Je pense qu'il est important d'en être conscient [de l'impossibilité de tout savoir] au moment même où nous essayons d'*envisager* ce qui arrive à Ruchele et aux autres, ce dont nous sommes incapables en réalité.

Que pourrait-il s'être passé ce jour-là ? Même si l'atmosphère était tendue et inquiétante en octobre 1941, il n'y avait eu aucune tuerie de masse organisée jusque-là. Ruchele avait (peut-être) projeté, ce mardi-là, de retrouver quelques-unes de ses amies. Elle quitte la maison à un seul étage, fraîchement peinte en blanc, en promettant peut-être à Ester, sa mère, une femme ronde et sympathique, qu'elle n'en a pas pour longtemps. Elle descend Dlugosa en direction du *Rynek*. Peut-être qu'elle aperçoit ses amies et leur fait signe de la main, marche dans leur direction. Et puis, soudain, les Ukrainiens, les Allemands, les chiens qui aboient, les officiers étranges qui crient de marcher dans cette direction, avec tous les autres, de les suivre par ici. Les trois camarades de classe sont effrayées, mais du moins sont-elles ensemble. À présent, elles marchent, au milieu d'une foule en direction du Dom Katolicki, où elles avaient l'habitude d'aller au cinéma avec leurs petits amis.

Et toutefois, l'imagination cale de nouveau, parce qu'il est vain de prétendre que je puisse imaginer la souffrance de Ruchele Jäger pendant la journée et demie suivante. Même si j'avais une idée de ce qui s'est passé pendant ces trente-six heures, il m'est absolument impossible de reconstruire ce par quoi elle est passée. D'une part, personne, parmi les survivants ne l'a vue (des décennies plus tard, ma mère avait entendu que les filles avaient été violées et tuées par les nazis. Ruchele avait-elle été violée dans le Dom Katolicki ? Impossible de le savoir aujourd'hui). D'autre part, il reste trop peu de choses concernant sa personnalité pour savoir, même pour commencer à imaginer, ce qu'a pu être son état d'esprit, ne serait-ce qu'une seconde, pendant ces heures.

Et pourtant. Même si je suppose que Ruchele n'a pas été battue, violée ou tuée pendant les trente-six heures qu'elle et mille autres personnes ont passé dans le Dom Katolicki, il est certainement possible de se faire une vague idée de ce que peut ressentir une jeune fille de 16 ans, sans doute très couvée à cette époque-là, qui est le témoin du meurtre, de la torture, du viol de gens autour d'elle.